

LE SECRET DE PHILOPEN

(Nouvelième partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu)

I

CHARLES ET PHILIBERT.

Soit que la crise douloureuse se fût subitement apaisée, soit que le blessé eût la force nécessaire pour la dominer, il s'était calmé et il avait repris son immobilité.

Son regard se reporta alors sur la jeune fille ; ce regard était emprunt d'un sentiment de tendresse étrange : c'était une véritable caresse ; deux larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille, et elle fit un mouvement comme pour s'élan- cer vers le lit, mais un second regard du blessé la cloua sur son siège ; ce regard demeura un moment rivé sur elle, puis il se reporta doucement sur le manuscrit qu'elle tenait.

Elle comprit aussitôt, car elle se pencha pour reprendre sa lecture :

— Oh oui ! je suis infâme ! je le reconnais, je le confesse, mais il en est un plus infâme que moi encore ! Il en est un... oh ! pourquoi me suis-je enchaîné, mon Dieu ! pourquoi ai-je fait vœu de m'abstenir de vengeance !...

— D'Estournal ! cet homme est peut-être heureux !... d'Estournal ! ce monstre de ruse et d'adresse, il me semble que j'entends encore sa voix alors qu'il me parlait de Mariannic.

— C'était le lendemain du jour où j'étais arrivé à Châteaulandrin et où après avoir failli écraser la jeune fille, je l'avais revue le soir brillante de parure et de beauté. J'avais promis à Mariannic de ne pas parler de cet événement, et effectivement je tenais parole.

— D'Estournal donnait à souper ce soir-là dans la meilleure *hôtellerie de Saint-Brieuc* : il y avait là l'élite des mauvais sujets de la société aristocratique de la ville et quelques-unes de ces femmes jeunes et belles qui ne font jamais faute aux réunions de cette nature.

— Le repas était plus que gai, et la licence qui présida au premier service pouvait facilement faire prévoir le degré auquel atteindrait l'orgie.

— J'étais jeune, ardent, amoureux de folies, de bruit et de tempêtes : cette société qui m'entourait, c'était celle qui me convenait et avec laquelle j'avais l'habitude de vivre.

— Pendant le souper, un ami de d'Estournal, qui se nommait d'Almoy, me demanda ce que j'allais faire à Châteaulandrin, cette ville de tristesse par excellence.

— Assister au mariage de mon frère, répondis-je.

— Ah ! il s'enterre à Châteaulandrin ? s'écria-t-on ; il ne pouvait mieux choisir !

— Et pour qui abandonne-t-il l'existence ? demanda une autre voix.

— Pour mademoiselle Mariannic de Louëdoc !" répondis-je.

— Un léger moment de silence, suivi aussitôt d'un formidable éclat de rire, accueillit mes paroles. Je regardai l'assemblée sans comprendre, avec une expression d'étonnement bien naturel et qui se peignit si naïvement sur ma physionomie, que les éclats de rire redoublèrent, mais, cette fois, envoyés directement à mon adresse.

— Mais qu'y a-t-il ? et pourquoi cette hilarité ? demandai-je avec un peu d'impatience.

— On ne me répondit pas, on rit plus fort : je fis un geste de colère.

— Ne vous fâchez pas, me cria M. d'Almoy en reprenant son sérieux, ces rires n'ont rien d'offensant pour vous : ce sont les paroles prononcées par vous qui les ont provoqués, cela est vrai, mais il faut l'avouer, ils s'adressaient à l'honorable ami qui nous rassemble aujourd'hui.

— A d'Estournal ? m'écriai-je.

— A moi-même ! répondit d'Estournal en vidant son verre.

— Et à quel propos ? je ne comprends pas !

— A propos de mademoiselle Mariannic de Louëdoc.

— La fiancée de mon frère ? Par ma foi ! je comprends de moins en moins.

— Bah ! dit une des jeunes femmes, qui se nommait Laure, vous ne connaissez pas l'histoire de notre ami ?

— Quelle histoire ? voyons, expliquez-vous. Quel rapport peut avoir l'histoire de d'Estournal avec mademoiselle Mariannic de Louëdoc, la fiancée de mon frère ?

— Un rapport parfaitement direct. Ce cher d'Estournal, ici présent, a été amoureux fou de mademoiselle Mariannic, mais amoureux au point qu'il y a un peu moins de trois années, ce même d'Estournal faisait dans cette salle le serment solennel de se tuer si jamais, au grand jamais, mademoiselle Mariannic en regardait un autre d'un œil un peu tendre.

— C'est pardieu vrai que j'ai juré cela, dit d'Estournal en riant.

— Devant moi ! s'écria d'Almoy.

— Et, reprit Laure, vous comprenez ce que la situation avait de comique lorsque tout à l'heure, dans cette même salle, devant ce même d'Estournal, vous nous apprenez subitement que cette demoiselle Mariannic va se marier. Tous nos regards se portent à la fois sur d'Estournal ; nous pensons au pistolet qu'il doit brandir de sa main homicide, et nous lui voyons sabler gaiement un verre de champagne. Ma foi ! nous n'avons pu y tenir.

— Ah ça ! dis-je en m'adressant à d'Estournal, et ton amour ? il est donc...

— Il n'est plus !" répondit en riant mon ami.

— L'incident était vidé, la conversation continua en changeant de cours, le souper devint de plus en plus bruyant. Le repas achevé, le jeu commença, un de ces biribis effrénés comme en jouent seuls de jeunes fous ayant hâte de gaspiller leur patrimoine, et de misérables escrocs spéculant froidement sur les vices et les passions qu'ils provoquent.

— Cette nuit-là la chance fut pour moi, et j'étais d'autant plus heureux de gagner que ma bourse était fort plate et qu'en arrivant à Châteaulandrin j'avais fait à mon frère Charles un emprunt que je savais qu'il ne pourrait renouveler.

— C'était d'Estournal qui avait perdu les sommes que j'avais gagnées : il se leva gaiement en me faisant promettre de revenir le lendemain pour lui donner sa revanche et souper avec lui. J'avais voulu objecter mon séjour forcé dans la maison de M. de Louëdoc.

— Bah ! me dit-il en riant, on soupe chez lui à sept heures, et à neuf heures tout dort ou doit dormir dans la maison, tandis qu'ici nous soupions à minuit et on ne dort qu'avec le jour naissant. Ah ! je connais les habitudes de la maison de Louëdoc. A l'époque où je faisais ma cour, j'aurais pu dire ce qui s'y passait minute par minute.

— Ah ça ! mon cher, demandai-je, vous avez donc été réellement et sérieusement amoureux de mademoiselle Mariannic ?

— Très-réellement et très-sérieusement, me répondit-il.

— Eh bien ! pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

— Il me regarda en riant :

— On n'a pas voulu de moi, me répondit-il avec un sourire tellement railleur qu'il m'était impossible de croire à ses paroles ; cependant j'insistai.

— Et pourquoi ? demandai-je, pourquoi n'a-t-on pas voulu de vous, avec votre nom, votre jeunesse, votre esprit et votre fortune ?

— Je vous répète qu'on n'a pas voulu de moi, mon très-cher !

— Et il se mit à rire de plus belle ; la curiosité me dévorait, et, je dois le dire, aujourd'hui que le mensonge est loin de ma pensée, ce n'était pas parce que mon frère allait épouser cette femme que je voulais savoir, c'était parce que je la trouvais belle et que je l'aimais.

— Et vous êtes guéri ? repris-je.

— Parfaitement ! me répondit-il.

— Comment avez-vous fait ?

— Le sais-je ? D'ailleurs, qu'importe ! je n'aime plus."